

AU CŒUR DE L'HÔPITAL

Service de nuit

Elles sont aides-soignantes ou infirmières. Elles travaillent dans les services de médecine à l'heure où beaucoup dorment. Par choix.

Pas encore 22 h dans le service de médecine A. Les néons criards jettent leur lumière éblouissante sur l'évier, le plan de travail et les meubles de l'office. Au mur, plusieurs faire-part et quelques photos d'enfants dans les bras de leurs mères, membres du personnel travaillant ici. Une publicité pour un livreur de pizzas, le planning des repas des malades et ses fiches colorées, code des régimes à suivre. Le café est en train de couler. Mais la pause boisson chaude, ce ne sera pas pour tout de suite pour Isabelle Kriner et Christine Ambiehl.

Séquences ordinaires

La lumière rouge et la sonnerie qui accompagnent tout appel des 26 malades, dont elles ont la charge à cet étage, ne cessent de retentir et clignoter. Il y a cette femme, qui réclame encore et encore un médicament qui lui a été administré par l'autre équipe, juste avant la prise de poste d'Isabelle et Christine, à 20 h 30. Une autre patiente qui déboule dans le couloir encore éclairé et poursuit une discussion avec un interlocuteur imaginaire auquel elle fait visiter une maison, sa maison, vantant la belle cuisine. Christine, l'aide-soignante, lui prend doucement le bras, la rassure et la raccompagne jusqu'à sa chambre.

Un étage plus haut, en médecine B, c'est l'effervescence aussi pour l'autre tandem nocturne formé par Odile Ancel et Édith Patoux. Elles doivent gérer une nouvelle entrée, à l'heure même où, d'habitude, elles font le tour des chambres. Séquences presque ordinaires pour ces femmes rompues à l'exercice.

Toujours en binôme

Ces impondérables ne les empêcheront pas de procéder aux tâches quotidiennes. « D'ordinaire, la prise de service commence par ce qu'on appelle "les transmissions" : on fait le point avec l'équipe précédente de tout ce qui concerne le patient, du déroulé complet et de l'évolution de son temps d'hospitalisation. C'est un service où cela tourne beaucoup », indique Christine Ambiehl. En médecine A, sont admis tout autant les malades en traitement de chimiothérapie que les personnes en sevrage toxicologique, les personnes âgées, d'autres devant subir des examens gastro-entérologiques.

Avec les chariots de linge et un minimum d'équipement médical, c'est parti ensuite pour un premier tour des chambres. « De nuit, infirmière et aide-soignante passent ensemble », précise Isa-



Édith Patoux, aide-soignante en nocturne, depuis 1994 en est sûr : elle finira sa carrière « de nuit ».

belle. Prise de tension, vérification que les médicaments ont bien été pris, et tout simplement s'assurer que les personnes sont bien dans leur lit et bien installées font partie des gestes essentiels. Un autre tour en binôme sera effectué vers 4 h du matin. Entre-temps, les lumières du couloir s'éteignent. Certaines portes de chambre resteront ouvertes, histoire de rassurer certains malades. « Le soir, il y a parfois des angoisses ou des difficultés à trouver le sommeil. Il n'est pas rare que des patients ne s'endorment qu'au milieu de la nuit », atteste Isabelle.

Isabelle, Christine, Édith et

Odile mettent à profit ce calme apparent pour mettre à jour les dossiers, préparer les chariots et le linge pour la toilette. Se permettent une pause dîner aux environs d'une heure du matin. Avant de reprendre une tension, refaire une glycémie, ou reposer une perfusion... Il est 6 h 30. Déjà le centre hospitalier recommence à grouiller d'hommes et de femmes en blancs. Il est temps pour ces « oiseaux de nuit », comme elles s'appellent volontiers, de s'éclipser. Aussi doucement qu'elles déboulent dans les couloirs plongés dans la pénombre.

Pascale BRACONNOT

Isabelle

Isabelle Kriner, mariée à un agriculteur, deux enfants de 6 et 5 ans : « En rentrant, je peux déjeuner avec eux. J'emène mes enfants à la garderie et je peux les récupérer à 16 h 30 », confie cette mère de famille, qui dort du sommeil du juste de 8 h 30 à 14 h environ et avoue parfois « un coup de barre vers 18 h ». L'infirmière a travaillé 20 ans de jour et a basculé de nuit voilà 4 ans. « Moralement et physiquement, je saurais. En passant de nuit, j'ai soufflé. Je me sens plus proche du patient que du soin technique », justifie la jeune femme aux cheveux courts.

Odile

Odile Ancel, un mari qui fait les 3x8 à la SNCF, trois enfants de 22, 21 et 20 ans. Première expérience révélatrice : « De jour, j'avais l'impression qu'on survolait les malades. Ça m'a déstabilisé par rapport à ma formation ». Parenthèse de 3 ans pour s'occuper de ses enfants, puis elle postule pour un poste de nuit, à l'hôpital. Embauchée ainsi depuis 1992. L'infirmière se couche vers 7 h 30, se lève vers 13 h 30. « Il faut que je bouge ! », s'excuse-t-elle presque. Son énergie a fait des émules : deux de ses enfants sont en formation en soins infirmiers.



Première tournée effectuée toujours à deux pour Isabelle Kriner et Christine Ambiehl.

Les plus et les moins

Même si elles ont choisi ce rôle de « veilleuse de nuit » des temps modernes, elles sont conscientes que ce n'est pas sans inconvénient. « Côté sommeil, on dort peu. Il y a un manque qui à la longue nous rend plus facilement irritables », admet Christine. Pareil pour les repas. Certaines, pourtant en repos, souffrent de fringales en pleine nuit. Quant aux soirées des fêtes de fin d'année, autant mettre une croix dessus.

Le fait de travailler en binôme est un plus. « On s'entraide », disent-elles d'une seule voix. En revanche, le personnel restreint fait « qu'on ne peut compter que sur soi », dans l'accompagnement des familles d'un patient en soins palliatifs par exemple.

Toutes apprécient le calme, l'absence d'aller et venues du personnel médical, des familles, la discrétion du téléphone. « La nuit, on essaie de faire le moins de bruit possible. Ça, on y prête pas du tout attention en journée », reconnaît Isabelle.

Le plus précieux à leurs yeux, qui leur donne le sentiment « de bien faire ce travail », c'est de pouvoir passer plus de temps avec les patients. « S'ils ont envie de parler, ce n'est pas un problème », estime Christine. « J'ai l'impression de faire bien mon travail. On a de la responsabilité, un rôle de protecteur, de confident la nuit. D'ailleurs, beaucoup nous appellent les "anges gardiens" », affirme Odile. Aucune d'entre elles n'envisage de revivre la profession au grand jour.

Édith

Édith Patoux, mariée à un agent du centre hospitalier à la retraite, maman de deux enfants de 31 et 25 ans. Arrivée à l'hôpital lunévillois en 1987, elle a opté pour le service de nuit en 1994. « Je ne dormais pas des nuits à cause d'un mari ronfleur ! », raconte l'aide-soignante de Lunéville. Elle a la chance de dormir peu, « de 6 h 30 à 10 h 30, mais comme une tombe » et repique de 18 h 30 à 19 h 45 ». La quinquagénaire en est sûre : « Je finirais ma carrière de nuit. Il n'y a pas de personnel médical, on a l'impression d'avoir plus de liberté. Cela n'a rien à voir avec le jour ».

Christine

Christine Ambiehl, mariée à un cheminot, maman de deux enfants de 12 ans et demi et 9 ans et demi. A travaillé une dizaine d'années de jour, à la maison de retraite et fait partie de l'équipe de nuit depuis 7 ans. « Je l'ai fait pour raison de santé. Pour mes enfants aussi : je peux les voir, les réveiller juste après mon service. Je dors de 8 h 30 à 12 h ou 14 h. Il m'arrive de m'allonger l'après-midi », rapporte cette quadragénaire aux cheveux d'ébène. Le plus du travail de nuit ? « On a l'impression qu'on connaît mieux les malades ».